

D22  
R272  
V. 6  
1820-26



LIBRARY OF THE  
FONDO EMETERIO VALVERDE Y TELLEZ



FONDO EMETERIO  
VALVERDE Y TELLEZ

# HISTOIRE PHILOSOPHIQUE ET POLITIQUE

DES ÉTABLISSEMENS ET DU COMMERCE DES EUROPÉENS  
DANS LES DEUX INDES.

## LIVRE ONZIÈME.

LES EUROPÉENS VONT ACHETER EN AFRIQUE DES CULTIVATEURS  
POUR LES ANTILLES. MANIÈRE DONT SE FAIT CE COMMERCE.  
PRODUCTIONS DUES AUX TRAVAUX DES ESCLAVES. CARACTÈRE  
DE LEURS MAÎTRES.

Nous avons vu d'immenses régions envahies et désolées ; leurs faibles et paisibles habitans ou massacrés ou chargés de fers ; des usurpateurs féroces s'entr'égorger, et entasser leurs cadavres sur les cadavres de leurs victimes. C'est le continent de l'autre hémisphère qui a été le théâtre de tant de scènes effroyables. Plusieurs ont été répétées dans ses îles avec beaucoup moins d'éclat et un peu moins de férocité ; mais les Anglais, les Français, les Hollandais qui s'en sont rendus coupables, vont pousser plus loin que ne l'avaient fait les Espagnols et les Portugais, le commerce de l'homme vendu et acheté par l'homme. Les voilà qui tournent leurs voiles vers

1.  
Les Européens établis dans les îles de l'Amérique, vont chercher des cultivateurs en Afrique.

6.

I

006604

l'Afrique, pour en obtenir des esclaves destinés à mettre en valeur le grand archipel du Nouveau-Monde, qu'ils viennent d'usurper.

L'Afrique est une partie immense du globe, qui ne tient à l'Asie que par une étroite langue de terre qu'on nomme l'isthme de Suez : lien physique et barrière politique, que la mer doit rompre tôt ou tard, par cette pente qu'elle a de faire des golfes et des détroits à l'orient. Cette presque île, coupée par l'équateur et par l'Atlas en deux parties inégales, forme un triangle irrégulier, dont un des côtés regarde l'orient, l'autre le nord, et le troisième l'occident.

L'intérieur de cette région est peu connue; et ce que l'on en sait ou que l'on en soupçonne ne peut intéresser ni l'avidité du négociant, ni la curiosité du voyageur, ni l'humanité du philosophe. Les missionnaires mêmes, que leur inquiétude ou leur zèle y avaient poussés, désespérant de faire goûter les dogmes et la morale de l'Évangile à des hommes aussi féroces que les lions ou les tigres de leur climat, ne tardèrent pas à s'en éloigner.

ii.  
Notions  
sur la côte  
orientale  
de l'Afrique.

Le côté oriental, qui s'étend depuis Suez jusqu'au cap de Bonne-Espérance, est baigné par la mer Rouge et par l'Océan : ses rivages n'offrent le plus souvent que des rochers affreux, des sables brûlans et arides; les parties susceptibles de culture sont partagées entre les naturels du pays, les Arabes, les Portugais et les Hol-

landais : leur commerce, qui consiste en or, en ivoire, en esclaves, est lié avec celui des Indes orientales.

C'est l'Égypte, ce sont les états barbaresques qui occupent le côté septentrional. L'Égypte, si renommée dans les premiers âges, pour ses lois, pour ses arts, pour sa fertilité, fut successivement asservie par les Perses, les Macédoniens, les Romains, les Grecs et les Arabes. Ces derniers s'écartèrent peu à peu de l'obéissance qu'ils devaient à leurs califes, et s'en rendirent tout-à-fait indépendans vers la fin du dixième siècle. Les maîtres qu'ils s'étaient donnés ne les trouvant pas assez soumis, appelèrent à leur secours des hordes turcomanes, qui ne tardèrent pas à usurper une autorité qu'elles s'étaient chargées de maintenir. L'aveuglement qui avait amené leur grandeur, causa leur chute. Trouvant commode de jouir, dans l'oisiveté et dans les délices, du beau domaine qu'ils avaient envahi, ces barbares confièrent la défense de l'état à douze mille esclaves ou mamelucks, qu'ils avaient tirés des bords de la mer Caspienne. La nouvelle milice se lassa bientôt de combattre pour des intérêts étrangers, et s'empara du gouvernement. Pendant deux cent cinquante-sept ans, quarante-sept de ses membres présidèrent, au milieu des orages, de l'anarchie et du carnage, une aristocratie formée par des soldats sans discipline et sans lumières.

iii.  
Idée  
de la côte  
septentrio-  
nale  
de l'Afrique  
et  
de l'Égypte  
en  
particulier.

Sélim, qui, en 1517, conquiert l'Égypte, aurait sans doute désiré de soumettre son acquisition au même despotisme que les autres provinces ottomanes. Les circonstances ne le permirent pas; il fallut se contenter des droits du soudan détrôné, et en confirmer les indociles compagnons dans les prérogatives dont il les trouvait en possession. Ils les ont même étendues, à mesure que la milice turque laissée dans le pays, réduite à la moitié de ce qu'elle était, commandée par des officiers sans expérience, élevée dans l'oubli de ses devoirs, dégradée par des outrages répétés, forcée, pour subsister, à descendre aux occupations les plus abjectes, a perdu ce qu'elle avait originairement d'énergie. La Porte a été peu à peu condamnée à une apparence de domination, et son pacha à un rôle purement passif. Les affaires sont, il est vrai, encore toutes portées au tribunal de ce ministre; mais les décrets qu'il doit rendre lui sont dictés par des subalternes qui siègent avec lui. Pour peu qu'il s'écarte de leurs vues, il est suspendu de ses fonctions, et confiné dans son palais, jusqu'à ce que sa mort ou son rappel aient été prononcés par le grand-seigneur.

Les hommes assez redoutables pour faire ainsi la loi à leur souverain, sont les beys ou gouverneurs des vingt-quatre provinces de l'Égypte, tous originairement esclaves dans le corps des mamelucks. Ce corps, l'unique appui de leur

puissance, est formé par huit ou dix mille Géorgiens ou Circassiens, qu'ils ont achetés très-jeunes, et dont ils composent leur famille. Chacun d'eux en a deux, trois, quatre ou cinq cents, suivant son ambition ou sa fortune. On leur apprend l'arabe, le Coran, l'équitation, le manie-ment des armes; et à la fin d'une éducation sévère, on les rend à la liberté. Plusieurs occupent les offices les plus distingués dans la maison même du maître; d'autres, plus intelligens, vont régir ses terres, ou remplir des emplois dans la contrée où il commande: le plus heureux ou le plus habile succède à sa dignité. Quoiqu'ordinairement dispersée, cette intrépide et belle cavalerie ne dégénère point, parce que de grandes espérances l'empêchent de négliger ses exercices, et qu'elle n'est jamais renouvelée que par des recrues arrivées immédiatement du pays de son origine.

Inutilement ces braves guerriers ont été choisis, dès leurs premiers ans, entre les enfans les mieux constitués de leurs provinces; inutilement on leur donne pour compagnes les plus belles femmes de leur pays, et par conséquent du globe; inutilement on les fait jouir, les uns et les autres, de toutes les commodités qui ne tendent pas à les amollir. Il ne sort que peu de rejetons de ces liaisons si bien assorties; et le peu qui naît meurt ordinairement dans l'année: on ne connaît que deux ou trois familles issues de ce sang qu'on

dirait proscrit ; et elles ne sont encore qu'à leur seconde génération.

Les troubles civils doivent être fréquens et cruels dans une région où subsiste une lutte perpétuelle entre l'autorité qui cherche à se relever, et les grands qui aspirent à une indépendance fort avancée : tel est le désordre qui sans cesse tourmente l'Égypte. Cependant à ses frontières commence la Barbarie, dont la situation est encore plus désespérée : c'est, depuis des siècles, un des points du globe où l'on voit le plus généralement réuni ce qui peut faire la honte et le malheur de l'humanité. Ses stupides et féroces habitans sont pourtant parvenus à imposer un tribut aux nations auxquelles ils permettent de naviguer, à interdire la mer aux peuples qui ne peuvent pas assez bien payer cette faveur ; et cette tyrannie, ils l'exercent avec une quinzaine de corsaires qui, réunis, résisteraient à peine quelques heures à un vaisseau de ligne. Mais détournons nos regards de cet opprobre incompréhensible de l'Europe, et hâtons-nous de gagner la partie occidentale de l'Afrique.

iv.  
Couleur  
des habitans  
de la côte  
occidentale  
de l'Afrique,  
connue  
sous le nom  
de Guinée.  
Quelle peut  
être  
la cause de ce  
phénomène ?

Sur cette côte, qui s'étend depuis le détroit de Gibraltar jusqu'au cap de Bonne-Espérance, les habitans ont tous, après le Niger, la tête oblongue, le nez large, écrasé, épaté, de grosses lèvres, une chevelure crépue comme la laine de nos moutons. Ils naissent blancs, et n'ont d'abord de brun que le tour des ongles, que le

cercle des yeux, avec une petite tache formée aux extrémités des parties naturelles. Vers le huitième jour après leur naissance, les enfans commencent à changer de couleur ; leur peau brunit ; enfin elle devient noire, mais d'un noir sale, terne, presque livide, qui, avec le temps, devient vif et luisant.

Cependant la chair, les os, les viscères, toutes les parties intérieures, ont la même couleur chez les noirs et chez les blancs : la lymphe est également blanche et limpide ; le lait des nourrices est partout le même.

La différence la plus marquée entre les uns et les autres, c'est que les noirs ont la peau plus échauffée et comme huileuse, le sang noirâtre, la bile très-foncée, le pouls plus vif, une sueur qui répand une odeur forte et désagréable.

Le désir de connaître la cause de la couleur des noirs a fait éclore bien des systèmes.

La théologie, qui s'est emparée de l'esprit humain par l'opinion, qui a profité des premières frayeurs de l'enfance pour en inspirer d'éternelles à la raison, qui a tout dénaturé, géographie, astronomie, physique, histoire ; qui a voulu que tout fût merveille et mystère pour avoir le droit de tout expliquer ; la théologie, après avoir fait une race d'hommes coupables et malheureux par la faute d'Adam, fait une race d'hommes noirs pour punir le fratricide de son fils : c'est de Caïn que sont descendus les nègres. Si leur

père était assassin, il faut convenir que son crime est cruellement expié par ses enfans, et que les descendans du pacifique Abel ont bien vengé le sang innocent de leur père.

Grand Dieu ! quelles extravagances atroces t'imputent des êtres qui ne parlent et n'agissent que par un bienfait continuel de ta puissance, et qui te font agir et parler suivant les ridicules caprices de leur ignorance présomptueuse ! Sont-ce les démons qui te blasphèment, ou les hommes qui se disent tes ministres ? si cependant, à ton égard, on peut appeler blasphème les discours de ces faibles créatures, dont l'existence est si loin de toi, et dont la voix t'insulte sans être entendue, comme l'insecte murmure dans l'herbe sous les pieds de l'homme qui passe et ne l'entend pas.

La chimie et l'anatomie n'ont été guère plus heureuses dans leurs conjectures que la théologie dans sa doctrine. Enfin, après beaucoup de variations, on a observé que la couleur des noirs réside dans un réseau placé sous l'épiderme. La substance de ce réseau, d'abord muqueuse, se change dans la suite en un tissu de vaisseaux dont le diamètre est assez considérable pour admettre, soit une portion de la partie colorante du sang, soit la bile qu'on prétend avoir une tendance particulière vers la peau. De là vient chez les blancs cette couleur plus vive sur les joues, dont le réseau est plus lâche ; de là aussi cette teinte

jaune ou cuivrée qui caractérise des peuples entiers, pendant que sous un autre climat elle n'est qu'individuelle et produite par la maladie. La présence de l'une ou l'autre de ces humeurs suffit pour colorer les noirs, si l'on ajoute d'ailleurs qu'ils ont l'épiderme et le réseau plus épais, le sang noirâtre et la bile plus foncée, que leur sueur, plus abondante et moins fluide, doit s'épaissir sous l'épiderme, et augmenter l'intensité de la couleur.

La physique vient encore à l'appui : elle observe que les parties du corps exposées au soleil sont plus colorées ; que les voyageurs, les habitans des campagnes, les peuples errans, tous ceux enfin qui vivent continuellement à l'air libre et sous un ciel plus brûlant, ont le teint plus basané. Elle croit, d'après ces observations, pouvoir attribuer la cause primitive de la couleur des noirs au climat, à l'ardeur du soleil. Il n'existe, dit-on, des nègres que dans les pays chauds : leur couleur devient plus foncée, à mesure qu'ils approchent de l'équateur ; elle s'adoucit ou s'éclaircit aux extrémités de la zone torride. Toute l'espèce humaine, en général, blanchit à la neige et se hâle au soleil. On voit les nuances du blanc au noir et celles du noir au blanc, marquées, pour ainsi dire, par les degrés parallèles qui coupent la terre de l'équateur aux pôles. Si les zones, imaginées par les inventeurs de la sphère, étaient représentées avec de vraies ceintures, on verrait

le noir d'ébène se dégrader insensiblement à droite et à gauche jusqu'aux tropiques ; de là le brun pâlir et s'éclaircir jusqu'aux cercles polaires par des nuances de blancheur, toujours plus éclatantes.

Cependant, comme le noir est plus foncé sur les côtes occidentales de l'Afrique que dans d'autres régions peut-être aussi embrasées, il faut que les ardeurs du soleil y soient secondées par d'autres causes qui influenceront également sur l'organisation. Ceux des Européens qui ont vécu le plus long-temps dans ces contrées, attribuent cette plus grande noirceur aux corpuscules nitreux, sulfureux ou métalliques qui s'exhalent continuellement de la superficie ou des entrailles de la terre, à l'habitude de la nudité, à la proximité des sables brûlans, à d'autres circonstances qui ne se trouvent pas ailleurs au même degré.

Ce qui paraît confirmer que le coloris des nègres est l'effet du climat, de l'air, de l'eau, des alimens de la Guinée, c'est qu'il change lorsqu'on les conduit dans d'autres nations. Les enfans qu'ils procréent en Amérique sont moins noirs que ceux dont ils ont reçu le jour. Après chaque lignée, la différence est plus sensible. Il se pourrait qu'après de nombreuses générations, on ne distinguât pas les hommes sortis d'Afrique, de ceux des pays où ils auraient été transplantés.

Quoique l'opinion qui attribue au climat la

cause première de la couleur des habitans de la Guinée, soit assez communément adoptée, on n'a pas encore résolu toutes les difficultés qui peuvent s'élever contre ce système : c'est une preuve ajoutée à mille autres de l'incertitude de nos connaissances.

Et comment nos connaissances ne seraient-elles pas incertaines et bornées ? Nos organes sont si faibles, nos moyens si courts, nos études si distraites, notre vie si troublée, et l'objet de nos recherches si vaste ! Travaillez sans relâche, naturalistes, physiciens, chimistes, philosophes observateurs de tous les genres ; et après des siècles d'efforts réunis et continus, les secrets que vous aurez arrachés à la nature, comparés à son immense richesse, ne seront que la goutte d'eau enlevée au vaste Océan. L'homme riche dort ; le savant veille, mais il est pauvre. Ses découvertes sont trop indifférentes aux gouvernemens pour qu'il puisse solliciter des secours ou espérer des récompenses. On trouverait parmi nous plus d'un Aristote ; mais où est le monarque qui lui dira : Ma puissance est à tes ordres, puise dans mes trésors, et travaille. Apprends-nous, célèbre Buffon, à quel point de perfection tu aurais porté ton immortel ouvrage, si tu avais vécu sous un Alexandre.

L'homme contemplatif est sédentaire, et le voyageur est ignorant ou menteur. Celui qui a reçu le génie en partage, dédaigne les détails

minutieux de l'expérience, et le faiseur d'expériences est presque toujours sans génie. Entre la multitude des agens que la nature emploie, nous n'en connaissons que quelques-uns, et encore ne les connaissons-nous qu'imparfaitement. Qui sait si les autres ne sont pas de nature à échapper pour jamais à nos sens, à nos instrumens, à nos observations et à nos essais? La nature des deux êtres qui composent le monde, l'esprit et la matière, sera toujours un mystère.

Entre les qualités physiques des corps, il n'y en a pas une seule qui ne laisse une infinité d'expériences à faire. Ces expériences mêmes sont-elles toutes possibles? Combien de temps en serons-nous réduits à des conjectures qu'un jour verra éclore et que le lendemain verra détruire? Qui donnera un frein à ce penchant presque invincible à l'analogie, manière de juger si séduisante, si commode et si trompeuse? A peine avons-nous quelques faits, que nous bâtissons un système qui entraîne la multitude et suspend la recherche de la vérité. Le temps employé à former une hypothèse, et le temps employé à la détruire, sont presque également perdus. Les sciences de calcul, satisfaisantes pour l'amour-propre qui se plaît à vaincre les difficultés, et pour l'esprit juste qui aime les résultats rigoureux, dureront, mais avec peu d'utilité pour les usages de la vie. La religion, qui jette du dédain sur les travaux d'un être en chrysalide, et qui redoute

secrètement les progrès de la raison, multipliera les oisifs et retardera l'homme laborieux par la crainte ou par le scrupule. A mesure qu'une science s'avance, les pas deviennent plus difficiles; la généralité se dégoûte, et elle n'est plus cultivée que par quelques hommes opiniâtres qui s'en occupent, soit par habitude, soit par l'espérance bien ou mal fondée de se faire un nom, jusqu'au moment où le ridicule s'en mêle et où l'on montre au doigt, ou comme un fou, ou comme un sot, celui qui se promet de vaincre une difficulté contre laquelle quelques hommes célèbres ont échoué: c'est ainsi qu'on masque la crainte qu'il ne réussisse.

On a vu dans tous les siècles et chez toutes les nations, les études naître, tomber et se succéder dans un certain ordre réglé. Cette inconstance, cette lassitude ne sont pas d'un homme seulement: c'est un vice des sociétés les plus nombreuses et les plus éclairées. Il semble que les sciences et les arts aient un temps de mode.

Nous avons commencé par avoir des érudits; après les érudits, des poètes et des orateurs; après les orateurs et les poètes, des métaphysiciens qui ont fait place aux géomètres, qui ont fait place aux physiciens, qui ont fait place aux naturalistes et aux chimistes. Le goût de l'histoire naturelle est sur son déclin. Nous sommes tout entiers aux questions du gouvernement, de législation, de morale, de politique et de com-

merce. S'il m'était permis de hasarder une prédiction, j'annoncerais qu'incessamment les esprits se tourneront du côté de l'histoire, carrière immense où la philosophie n'a pas encore mis le pied.

En effet, si de cette multitude infinie de volumes, on en arrachait les pages accordées aux grands assassins qu'on appelle conquérans, ou qu'on les réduisît au petit nombre de pages qu'ils méritent à peine, qu'en resterait-il? Qui est-ce qui nous a parlé du climat, du sol, des productions, des quadrupèdes, des oiseaux, des poissons, des plantes, des fruits, des minéraux, des mœurs, des usages, des superstitions, des préjugés, des sciences, des arts, du commerce, du gouvernement et des lois? Que connaissons-nous de tant de nations anciennes qui puisse être de quelque utilité pour les nations modernes? Et leur sagesse et leur folie ne sont-elles pas également perdues pour nous? Leurs annales ne nous instruisent jamais sur les objets qu'il nous importe le plus de connaître, sur la vraie gloire d'un souverain, sur la base de la force des nations, sur la félicité des peuples, sur la durée des empires. Que ces beaux discours d'un général à ses soldats, au moment d'une action, servent de modèles d'éloquence à un rhéteur, j'y consens; mais quand je les saurai par cœur, je n'en deviendrai ni plus équitable, ni plus ferme, ni plus instruit, ni meilleur. Le moment appro-

che où la raison, la justice et la vérité vont arracher des mains de l'ignorance et de la flatterie une plume qu'elles n'ont tenu que trop longtemps. Tremblez, vous qui repaissez les hommes de mensonges, ou qui les faites gémir sous l'oppression! vous allez être jugés!

Dans la Guinée, on ne connaît que deux saisons : la plus saine et la plus agréable commence en avril, et finit en octobre. Alors, il ne pleut jamais; mais des vapeurs épaisses qui couvrent l'horizon interceptent les rayons du soleil, et en modèrent les ardeurs; mais il tombe toutes les nuits des rosées assez abondantes pour entretenir la végétation des plantes. Durant le reste de l'année, les chaleurs sont vives, et seraient peut-être insupportables, sans les pluies qui se succèdent très-rapidement. Malheureusement, la nature a rarement bien disposé le terrain pour l'écoulement de ces eaux trop abondantes, et l'art n'est jamais venu au secours de la nature : de là l'origine de tant de marais dans cette partie du globe. Ils sont le plus ordinairement meurtriers pour les étrangers que l'avidité conduit à leur voisinage. En allumant chaque nuit des feux près de leurs habitations, les naturels du pays purifient un air corrompu, auquel ils sont d'ailleurs accoutumés dès l'enfance. Les petites variétés que peuvent offrir le nord et le sud de la ligne, n'infirmant pas l'exactitude de ces observations.